



## **L'île des anamorphoses**

version d'Eva Scognamillo

C'est ainsi que, tout doucement, mais le plus sûrement possible, il sombrait dans la folie. Non, il n'y parviendrait pas... Jamais. Aucun espoir ne scintillait à l'horizon, hormis peut-être la délivrance du renoncement, car la seule issue était à présent d'admettre que l'entreprise était vouée à l'échec. Il était grand temps de tout arrêter.

Depuis des années, la pellicule infinie de son esprit désormais malade tournait sans répit, projetant sur cette toile intérieure tissée d'angoisse les mêmes questions vaines, véritablement désespérantes car elles ne rencontraient jamais ne serait-ce que la silhouette d'une réponse susceptible de le tranquilliser. C'était là ce qui l'empêchait de vivre, de devenir lui-même. Cycle d'interrogations aussi précises qu'absurdes, la boucle le poursuivait et cette voix... Cette voix était la sienne : « Quel auteur admet qu'au travers de son œuvre, même la plus prétendument fictive, il cherche au fond à se raconter ? Qui se décrit tranquillement, sans être poursuivi par sa mauvaise conscience ? Qui parvient à s'extraire de sa personne ? Qui peut se voir de là-haut, tout là-haut avec une distance calme et ironique, une dureté qui saurait parfois se faire tendre, et ose de surcroît prétendre à l'objectivité ? Qui donc sait s'analyser calmement, se dépecer froidement comme on démonterait un moteur de voiture ? Et puis s'offrir en pièces détachées, nu comme Adam, à la face du monde indifférent ? »

Il n'était pas mécanicien, et à présent il devait aussi admettre qu'il n'était pas écrivain. Il ne pouvait d'ailleurs pas l'être car il ne savait pas partager. Bien qu'il gribouillât depuis toujours avec une certaine passion, il ne parvenait pas à franchir cette étape essentielle. Il adorait pourtant remarquer puis noter, décrire puis lister... Et archiver. Il pouvait passer des heures en se prenant pour Flaubert, à la recherche du mot juste. Il aimait follement dévoiler, montrer, mais ne supportait pas l'idée d'être découvert entre ses mots. Il voulait pointer sans être vu, car il savait qu'en toute chose racontée, c'est toujours de nous qu'il s'agit, et c'était bien là ce qu'il ne tolérait pas. Il ne savait pas parler de lui mais n'avait que lui à dire, se percevant immédiatement à travers la moindre relecture de chacun de ses textes alambiqués. Lui-même, c'était au fond tout ce qu'il connaissait un peu.



Il éprouvait une gêne véritablement physique à l'idée d'être lu. « Pire que d'être à poil », disait-il. « Pas une histoire d'égo vous savez... Pas par peur de la critique », ajoutait-il encore à qui voulait l'entendre. « Simplement impossible. » Mais, au fond, il savait très bien, et il la sentait chaque douloureuse seconde. Elle était là, omniprésente et brûlant par sa proximité ; celle que l'on n'ose épeler car on l'éprouve dès qu'elle est nommée. La honte. Il était malade de honte. Qu'arriverait-il à ses phrases si précieuses, ses fragiles phrases vierges une fois dépucelées par la lecture implacable d'un tiers ? Rien, il le savait mais ce rien suffisait à le bouleverser. La honte et la peur le tenaient. La peur et la honte, ces deux petits mots qui disent toute la faiblesse, toute la minuscule condition humaine. Et vraiment, il était fou de trouille. Il craignait tout et tout le monde, à commencer par lui-même. Il mourrait ainsi à petit feu, imaginant ceux qui le trouveraient bien prétentieux de seulement rêver à côtoyer Stendhal ou Steinbeck sur le rayonnage d'une librairie. C'était pourtant là son projet le plus ardent, le seul en somme... Et il ne savait pas le porter. À l'instar d'un habit un peu trop voyant qui nous plaît mais que l'on n'ose endosser par peur d'être raillé, il lui semblait simplement que ce désir ne lui seyait pas, et même qu'il l'avilissait fort.

Se dissoudre, n'être jamais deviné... Il cherchait en vain et de façon systématique la manière adéquate pour parler du monde et de lui sans se sentir scruté en permanence par cet œil désapprobateur dont il sentait la chaleur fixe, et qui le faisait inévitablement rougir, souffrir, puis renoncer. Et la voix... « Mais comment ? Comment savoir si son sujet est digne d'intérêt ? Et si nous sommes toujours au fond ce sujet, même bien caché, comment savoir si l'on n'est pas simplement un horrible pleurnichard sans talent comme il y en a certainement mille ? Et puis comment prétendre être impartial ? Si l'on tente malgré tout d'être objectif et que l'on a soudain honte de ses aveux, alors comment se rétracter, ou du moins se camoufler un peu ? Enfin, si l'on s'est assez bien déguisé, comment ne pas voir que nous mentons, au monde et à nous-même, et comment esquiver cette honte qui revient invariablement, refrain/reflet de notre égo si petit et de ses si grandes blessures... Comment ? », se torturait-il. « Comment quiconque pouvait-il écrire et être lu sans s'offenser, sans crever un peu, sans perdre des pans entiers de son âme ? Qui sont-ils donc ? Qui sont les monstres qui savent si bien s'écrire ? »



Cela faisait déjà plusieurs mois qu'il ne dormait plus. Les questions cycliques, stupides, dansaient une ronde sans fin dans les méandres ouatés de sa prison mentale. Il se torturait tant qu'elles finirent rapidement par occuper en lui bien plus de place que ses écrits. Toute spontanéité avait été engloutie par sa quête, et son cerveau blessé se déversait maintenant en cascade dans un fleuve qui coulait paisiblement vers la démence. C'est ainsi qu'il n'était pas écrivain, se heurtant chaque jour plus fort à la fatalité qu'il avait créée de toutes pièces, et s'enfermant malgré lui dans l'étroite cellule grise d'un recoin de son crâne.

Un professeur qu'il admirait lui avait dit il y longtemps : « On ne fait pas un roman de sa petite histoire personnelle. » Il en avait la nausée. « Partir de soi », pensait-il, « s'élargir sans entrave et toucher enfin l'autre du doigt... » Dans ses délires en spirales, il se rappelait régulièrement cette phrase : « No man is an island. » Où l'avait-il entendue déjà ? Elle trainait dans sa tête comme ces chansons dont on ne se débarrasse plus. Il pensait tout juste le contraire : « Every fucking man is an island ! A very lonely island... » Mais là encore, par quel moyen sortir de cet isolement et se faire au moins presque île en bâtissant ce petit bras de terre qui permettrait de communiquer sa moite intimité gastrique sans blêmir ? Changer son nom ne lui suffirait pas. Il souhaitait avancer dans l'ombre, s'émettre en secret, masqué de mots qu'il pourrait tout de même signer fièrement. Et il pressentait que c'était possible. Oui, quelqu'un l'avait nécessairement déjà pensé et appliqué avant lui.

Obsessionnel qu'il était, un mot le fascinait depuis déjà quelques semaines, dans lequel il avait cru entrevoir la solution. Il en avait lu la définition : « Image d'un objet par un dispositif optique, notamment un miroir courbe. » Voilà ! Il désirait à présent plus que tout devenir son propre miroir courbe. « Anamorphose ! », répétait-il d'une voix gourmande, et ce mot magique permettait enfin d'allier l'exhibitionnisme à la pudeur. Il était le pont, le passage souterrain. Oui, s'il l'intériorisait assez, s'il se l'appropriait, il allait pouvoir être objet, prisme et observateur. Il le savait, tout récit est une anamorphose dont l'auteur est la lentille. Mais qu'en est-il lorsque l'on parle de soi ? Comment assumer le demi-mensonge, rester honnête en se déformant constamment ?



C'était ce mot merveilleux, et surtout le texte obscur dont il était issu qui lui apportait la réponse tant cherchée.

Il avait eu le bonheur d'obtenir *L'île des anamorphoses* des mains d'amis écrivains qui se le refilaient en douce, comme un petit trésor de connaissance sacrée. « Attention ! Pas à n'importe qui », disaient-ils l'œil brillant, « s'il est trop connu il perdra ses vertus miraculeuses. » C'était le graal de l'artiste torturé, écrit par un anonyme qui plus est ! L'auteur de ce traité avait emprunté le nom d'un écrivain célèbre – que nous tairons – probablement pour racoler quelques lecteurs difficiles. Mais à la première phrase, quiconque n'était pas novice pouvait y lire une tromperie. L'objet de l'essai était justement celui-là : comment parler de soi décentement ? La brillante idée dégottée par ce type-là, c'était le *Il*, le *Lui*, le *On*. Bref, la pratique, la sublime, la magnifique troisième personne ! Car celle-ci n'est pas nous, ou du moins ne prétend pas l'être. Elle pose la distance qui permet tout. Ainsi, on ne paye pas la taxe du narcissisme tout en continuant à s'y vautrer joyeusement. Dans son récit, l'inventeur se délecte de sa trouvaille et vante les mérites de la légèreté offerte par ce biais nouveau. « *Il* n'est pas moi puisqu'*Il* est *Lui* et que je l'invente. Je crée, donc je ne suis pas, donc je ne mens pas. C'est si simple, il suffit de faire semblant de ne pas être où l'*On* est ! » C'est ainsi que l'auteur relate gaiement sur le ton du secret la genèse de son autobiographie à la troisième personne... Il dit comme il s'est lancé à corps perdu dans le *Il*, le *Lui*, et – oui – même parfois dans le *On* ! *On* s'invente, *On* se raconte, se permettant ainsi les aveux les plus troublants, la confession des pensées stériles, faiblesses coupables, ignobles coups-bas, souvenirs douloureux, plaies ouvertes et plaisirs interdits qui parsèment notre vie, tout en se sentant libre, en aucun cas affilié à cet homme effrayant qui jouit sans vergogne d'observer son centre visqueux. « Mieux, bien mieux qu'une psychanalyse », avait-il écrit. « Et beaucoup moins cher ! » Il ne se lassait pas du subterfuge qui l'avait libéré. Il fallait que tout le monde sache !

Ainsi commençait cet essai, compte rendu enthousiaste qui redonnait un peu de courage à notre pauvre écrivain perdu. Mais page à page le ton s'assombrissait, et ce traité joyeux devenait progressivement le récit d'un terrible échec. L'auteur racontait à présent qu'à force de relire ses différents travaux à la troisième personne, il s'était senti différent, comme physiquement gêné. Quelque chose se propageait progressivement en



lui. Non ! Sur lui plutôt, sur sa peau... Le phénomène avait surgit au niveau de l'abdomen, et avait gagné lentement tout le reste de son corps, s'intensifiant au fil des chapitres qu'il corrigeait. Une sorte de légère démangeaison, contrôlable au départ, finit par se transformer en insupportable prurit, provoquant d'énormes plaques érythémateuses, répugnantes et extrêmement douloureuses. Il raconte alors que n'y tenant plus, il se mit à gratter. Il gratta, gratta, gratta tant et si bien que désespéré, écumant et sanguinolent, il finit par atteindre ses organes. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque sous les couches de peau épaisse, de muscle et de graisse il aperçût dans un coin, recroquevillé en position fœtale entre le foie et le pancréas un homme qui avait volé son visage. Cet homme ne le regardait pas, ne lui répondait pas. Il lui semblait pourtant que c'était lui... Mais il n'aurait pu en jurer. L'être en boule était une sorte de reflet désincarné, un fantôme qui semblait mourir doucement dans son ventre. Quand il se reconnut, quand vraiment il fut certain que cette chose était lui, l'auteur terrifié parvint péniblement à remonter à la surface de ses entrailles et plongea le cœur en premier dans une longue et profonde dépression. Il ne savait plus désormais comment parler à ses amis, n'identifiant ni émotion ni sentiment, ne se connaissant plus de goût ni d'opinion. Son essence s'était volatilisée. Il ne rêvait plus. Il erra alors d'interminables mois, seul et misérable dans les limbes flous de ce qu'il était, ou plutôt de ce qu'il n'était plus. Devenu son propre miroir courbe, il n'aurait été capable pour tout l'or du monde de reconstituer son image. En attribuant tout en bloc à un autre il avait gommé ce qui avait mis des années à le façonner. Il ne savait déjà plus ce qu'il avait relu, de quoi il était question, si la moindre chose y était véridique, et surtout qui l'avait écrit. Dès qu'il fut en mesure de penser, de réfléchir, de ressentir à nouveau, il put enfin reconnaître ce qui était arrivé : à force d'user, d'abuser largement de cette troisième personne magique il avait fini par se perdre tout à fait. Il prit soudain conscience de toute sa lâcheté, de ce péché d'orgueil qui l'avait poussé à se dissimuler pour mieux se montrer nu sans avoir le courage de dire *Je*, de dire *Moi* alors même qu'il en crevait d'envie. Intuition immédiate et certaine, il vit alors très clairement la condition de son salut. Il ne pouvait, ne voulait plus faire qu'une chose tout le reste de sa vie, c'était hurler *Je* ! S'époumoner : « *Il* est un autre, *Il* est moi ! J'avoue, j'avoue tout ! *Je* est un autre, Je suis *Il* ! Pardonnez-moi à présent... » La suite de son récit raconte qu'il ne se départit jamais de cette personne libératrice, la première, la sienne ; celle qui confesse humblement et à qui l'on pardonnera alors ses vanités, peut-être



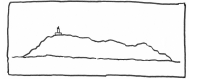
même toutes ses fautes car n'est-ce pas toujours là qu'elles prennent racine ? « Je dois dire *Je* », concluait-il, « si je dis *Il*, je parle d'un autre. Il n'y a pas d'autre issue, la confession et la rédemption se font de soi à soi, à la première personne. »

L'épilogue de cet essai avait très fortement perturbé notre écrivain en devenir, qui s'était un moment cru sauf de lui-même, mis hors de danger par cette troisième personne gracieuse qui lui promettait le don de l'anamorphose infinie. Découragé, il relisait aujourd'hui les derniers mots de son héros anonyme et, la tête faisant invariablement « non » entre ses mains, il s'obligeait doucement à admettre. Il fallait donc, si l'on était comme lui obsédé par la pureté, par la vérité, par le geste vrai d'écriture, apprendre à dire *Je*. Il fallait essayer encore, s'y remettre une énième fois... Une foi nouvelle.

Mais il était aussi temps de voir autre chose : il avait échoué et échouerait toujours. Il devait maintenant l'accepter. Cet homme qu'il venait de lire, et qui osait se cacher derrière un illustre écrivain, bien qu'aucune de ses virgules n'en égalât jamais le style; cet homme-là s'était planté. Et par soucis d'honnêteté disons-le : ce type, emberlificoté dans ses mises en abîmes égotistes, et qui n'était arrivé qu'à se morde la queue et l'estomac, c'était lui-même. Oui ! Il fallait le dire à tout le monde pour en être enfin libéré; c'était lui mais il avait l'oublié, il s'était égaré, dupliqué... Il était bel et bien écrivain, l'auteur si longtemps déguisé de ce texte qui avait du pour être lu user de manigances perverses le laissant à présent rompu, épuisé, vide... Absolument perdu et sans nom. Tous ces stratagèmes complexes n'avaient abouti qu'à l'éternel point de départ. Il n'avait jamais su, et ne saurait jamais s'oublier suffisamment, quand bien même il passerait le reste de sa vie à essayer.

Et que faire à présent ? Maintenant que l'on sait ? Tout arrêter ? Fuir ? Ou courir dans le ravin sans parachute ?

Et puis s'il faut tout dire – bouclons la boucle – ce n'était même pas lui l'écrivain, car en vérité il n'est même pas un *Il*... *Il* est une autre, une île qui voudrait peu à peu mais plus que tout bâtir ce léger banc de sable et de mots qui l'autoriseront peut-être à dire



*Elle*, à dire *Je*, puisqu'enfin il le faut, et un jour – qui sait ? – à dire *Moi* sans italique...

Et sans rougir.

« *Moi* ? J'écris. De quoi je parle ? Au fond, toujours de moi. »